

POUR UNE HISTOIRE GLOBALE DU MONDE ATLANTIQUE OU DES HISTOIRES CONNECTÉES DANS ET AU-DELÀ DU MONDE ATLANTIQUE ?

[Cécile Vidal](#)

Éditions de l'EHESS | « [Annales. Histoire, Sciences Sociales](#) »

2012/2 67e année | pages 391 à 413

ISSN 0395-2649

ISBN 9782713223426

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-Annales-2012-2-page-391.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ?*

Cécile Vidal

« Si le concept d'histoire atlantique est relativement récent, la pratique, elle, ne l'est pas¹ », rappellent Philip Morgan et Jack Greene au début de leur ouvrage offrant une évaluation critique du « nouveau » champ d'études après environ vingt ans d'existence outre-Atlantique. Une telle affirmation n'étonnera pas la communauté scientifique française qui n'a pas oublié l'œuvre de Pierre et Huguette Chaunu sur Séville et l'Atlantique, ou encore la controverse qui opposa Robert Palmer et Jacques Godechot à Albert Soboul à propos du concept de révolution atlantique dans les années 1950². Les universitaires français et européens qui écrivaient sur l'« espace », l'« économie » ou encore la « civilisation atlantique » à l'époque de la signature du Pacte atlantique et de la mise en place de l'OTAN pratiquaient toutefois une histoire atlantique très différente de celle développée aux États-Unis dans le « programme d'histoire et de culture atlantique » créé à

* À propos de Jack P. GREENE et Philip D. MORGAN (dir.), *Atlantic History: A Critical Appraisal*, Oxford, Oxford University Press, 2009; Nicholas CANNY et Philip D. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World, 1450-1850*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

1 - Philip D. MORGAN et Jack P. GREENE, « Introduction: The Present State of Atlantic History », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 3-33, ici p. 4-5.

2 - Huguette et Pierre CHAUNU, *Séville et l'Atlantique, 1504-1650*, Paris, SEVPEN, 1955-1959, 8 t.; Jacques GODECHOT et Robert R. PALMER, « Le problème de l'Atlantique du XVIII^e au XX^e siècle », in *Relazioni del X Congresso internazionale di Scienze Storiche*, t. V, *Storia contemporanea*, Florence, G. C. Sansoni, 1955, p. 175-239.

l'université Johns Hopkins à la fin des années 1960, puisque les historiens états-uniens consacraient déjà une place importante non seulement aux échanges entre l'Europe et le Nouveau Monde, mais aussi aux relations entre l'Afrique et les Amériques avec l'essor des travaux sur la traite atlantique³. Pour autant, ce n'est que dans les années 1990 que l'idée d'histoire atlantique apparut et fut popularisée en Amérique du Nord grâce au séminaire d'histoire du monde atlantique de l'université Harvard⁴.

Cette histoire se distingue des premiers travaux sur l'Atlantique par deux caractéristiques majeures. Elle se rattache, tout d'abord, à tous les courants historiographiques qui, à partir des années 1990, s'intéressent à nouveau aux phénomènes de globalisation à la période moderne, mais d'une manière quelque peu différente de ce qu'avaient pu proposer à titre individuel Fernand Braudel ou Immanuel Wallerstein⁵. Elle relève ainsi d'une histoire transnationale qui expérimente de nouvelles échelles d'analyse afin de ne plus faire de la nation le cadre historique de référence. L'histoire atlantique nouvelle manière constitue, selon la définition d'Alison Games, une forme de *world history* appliquée à un espace et à une époque particuliers : le monde atlantique, formé par les connexions et les réseaux d'échange entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques du xv^e au xix^e siècle⁶. Les atlanticistes promeuvent donc une nouvelle unité d'analyse qui vient se superposer et englober d'autres niveaux (le royaume, la colonie, l'empire, le continent, etc.), et ne correspond pas à une entité politique mais est centrée sur un océan. La période concernée correspond au moment où l'océan Atlantique, de barrière, se transforme en pont, grâce à la multiplication des relations, notamment transnationales et transimpériales, qui rapprochent ses deux rives. À l'instar d'autres courants historiographiques comme les *subaltern studies*, les *postcolonial studies*, la nouvelle histoire impériale ou encore l'histoire connectée, les études atlantiques visent enfin à s'éloigner d'une histoire de la première globalisation écrite du seul point de vue de l'Europe ou de l'Occident : elles font des Africains et des Amérindiens des acteurs à part entière

3 - Les plus importants praticiens européens de cette première histoire atlantique qui ne se pensait pas encore comme telle furent H. Hale Bellot en Angleterre, Jacques Godechot et Pierre Chaunu en France, Jacques Pirenne et Charles Verlinden en Belgique, Vitorino Magalhães Godinho au Portugal et Max Silberschmidt en Suisse. Pour un aperçu de leurs travaux, voir Bernard BAILYN, « The Idea of Atlantic History », in B. BAILYN, *Atlantic History: Concept and Contours*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p. 3-30.

4 - De 1995 à 2010, cette prestigieuse université américaine a réuni chaque année, grâce au soutien de la Andrew W. Mellon Foundation, un groupe différent de jeunes historiens qui rédigeaient ou venaient d'achever leur thèse, pour un atelier autour d'un thème particulier relatif à l'histoire du monde atlantique. Le programme a concerné 366 jeunes chercheurs provenant de 202 universités états-uniennes et de 164 universités étrangères : <http://www.fas.harvard.edu/~atlantic/>.

5 - Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 vol. ; Immanuel WALLERSTEIN, *The Modern World-System*, New York, Academic Press, 1974-1989, 3 vol.

6 - Alison GAMES, « Teaching Atlantic History », *Itinerario*, 23-2, 1999, p. 162-174, ici p. 163.

de ce phénomène à côté des Européens et se veulent résolument « multiculturelles, multiethniques, et multiraciales⁷ ». Ces multiples décentrement et ces jeux d'échelles sont justifiés par l'ambition interprétative de l'histoire atlantique qui « cherche à expliquer les transformations, les expériences et les événements dans un lieu donné en fonction des conditions dérivant de la position de ce lieu dans un vaste monde interconnecté aux multiples facettes⁸ ».

Cette conceptualisation du cadre d'analyse atlantique et la formulation de ce programme de recherche, sans lesquelles une véritable histoire atlantique ne pourrait se concevoir, sont apparues à travers l'organisation de débats et la publication de multiples forums, ouvrages collectifs et autres essais théoriques sous forme de livres ou d'articles⁹. Ce qui caractérise peut-être en effet le plus spécifiquement les études atlantiques est leur très forte réflexivité. Cette réflexion critique, qui porte tant sur les prémisses sur lesquelles ces études reposent que sur la manière dont elles se développent en pratique, s'est imposée comme une nécessité pour deux raisons principales. D'une part, les très nombreux travaux empiriques se réclamant de l'histoire atlantique qui ont été publiés depuis une vingtaine d'années sont marqués par une forte diversité d'approches et de domaines : ils orientent la recherche dans des directions très variées, voire contradictoires. En dépit des importants efforts réalisés pour définir précisément son objet et ses méthodes, la communauté des atlantistes a résisté à toutes les tentatives pour circonscrire, ordonner et donner une définition et une orientation uniques au champ¹⁰. D'autre part, si les études atlantiques se sont rapidement imposées et institutionnalisées aux États-Unis, elles ont suscité de très nombreuses discussions et résistances, notamment de la part des historiens qui travaillent à l'échelle mondiale¹¹. Depuis

7 - *Ibid.*, p. 167.

8 - *Ibid.*, p. 163.

9 - Outre les travaux déjà cités, voir le dossier « The Nature of Atlantic History », *Itinerario*, 23-2, 1999, p. 48-174; Marcel DORIGNY (dir.), n° spécial « L'Atlantique », *Dix-Huitième Siècle*, 33, 2001; Horst PIETSCHMANN (dir.), *Atlantic History: History of the Atlantic System, 1580-1830*, Gottingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002; Alison GAMES, « Atlantic History: Definitions, Challenges, and Opportunities », *American Historical Review*, 111-3, 2006, p. 741-757; Alison GAMES et Adam ROTHMAN (dir.), *Major Problems in Atlantic History: Documents and Essays*, Boston, Houghton Mifflin, 2008; Allan POTOFKY (dir.), dossier « New Perspectives in the Atlantic », *History of European Ideas*, 34-4, 2008, p. 383-455; Cécile VIDAL (dir.), « L'histoire atlantique de part et d'autre de l'Atlantique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2008, <http://nuevomundo.revues.org/index10233.html>; Bernard BAILYN et Patricia L. DENAULT (dir.), *Soundings in Atlantic History: Latent Structures and Intellectual Currents, 1500-1830*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

10 - Voir la typologie des différentes formes d'histoire atlantique (« circum-, trans-, cis-Atlantic history ») proposée par David ARMITAGE, « Three Concepts of Atlantic History », in D. ARMITAGE et M. J. BRADDICK (dir.), *The British Atlantic World, 1500-1800*, New York, Palgrave Macmillan, 2002, p. 11-27.

11 - Peter A. COCLANIS, « *Drang Nach Osten*: Bernard Bailyn, the World-Island, and the Idea of Atlantic History », *Journal of World History*, 13-1, 2002, p. 169-182; « Forum: Beyond the Atlantic », *The William and Mary Quarterly*, 63-4, 2006, p. 675-742; Pierre GERVAIS, « Neither Imperial, Nor Atlantic: A Merchant Perspective on International

quelques années, elles ont aussi favorisé, de manière paradoxale, l'émergence ou le renouveau d'autres cadres d'analyse, tels que l'histoire continentale, l'histoire hémisphérique ou l'histoire impériale, qui accompagnent ou tentent de détrôner la perspective atlantique. D'où la nécessité de publier des travaux qui cherchent à rassembler et à donner du sens à cette production hétérogène et disparate, à répondre aux critiques et à se positionner vis-à-vis des autres propositions historiographiques.

Bilan d'une génération d'études atlantiques

Face à la mort régulièrement annoncée de l'histoire atlantique, les deux ouvrages publiés sous la direction de J. Greene, P. Morgan et Nicholas Canny visent à proclamer qu'après vingt ans d'existence contestée, elle demeure bien vivante et à en démontrer l'utilité et l'intérêt pour les recherches à venir¹². Les deux volumes sont publiés par les mêmes presses, Oxford University Press, qui jouent un rôle important dans le développement de l'histoire atlantique dans le monde anglophone, avec notamment la *Oxford Bibliography on Atlantic History*¹³. Ils n'empruntent cependant pas la même démarche, quand bien même leurs perspectives sont proches et complémentaires. Celui de J. Greene et de P. Morgan relève davantage de la collection d'essais épistémologiques et historiographiques : les auteurs font le point sur l'état de la recherche, confrontent les avantages et les limites de l'approche atlantique, discutent les courants historiographiques complémentaires ou concurrents, et identifient les directions de recherche les plus prometteuses et innovantes.

Trade in the Eighteenth Century », *History of European Ideas*, 34-4, 2008, p. 465-473 ; Patrick GRIFFIN, « A Plea for a New Atlantic History », *The William and Mary Quarterly*, 68-2, 2011, p. 236-239.

12 - Jack Greene, maintenant professeur émérite, appartenait au département d'histoire de l'université Johns Hopkins, qui joua un rôle pionnier dans le développement des études atlantiques. À côté de Bernard Bailyn, qui a grandement contribué à imposer l'histoire du monde atlantique avec le séminaire du même nom à l'université Harvard, il constitue l'une des deux grandes figures tutélaires de l'histoire de l'Amérique coloniale et de la Révolution américaine et a formé plusieurs générations de « colonialistes » à partir des années 1970. C'est à ce même département d'histoire qu'est affilié Philip Morgan, reconnu comme l'un des plus grands historiens actuels de l'esclavage dans les colonies britanniques. Originaire de Grande-Bretagne, il a migré aux États-Unis, participant ainsi à ce processus d'internationalisation de l'enseignement supérieur et de la recherche qui, selon B. Bailyn, a joué un rôle essentiel dans l'émergence de l'histoire atlantique. L'éminent spécialiste de l'Irlande à la période moderne, Nicholas Canny, a lui traversé l'Atlantique plusieurs fois pour obtenir son doctorat et commencer sa carrière aux États-Unis avant d'être nommé à l'université nationale d'Irlande à Galway. Bernard BAILYN, « Preface », in D. ARMITAGE et M. J. BRADDICK (dir.), *The British Atlantic World...*, *op. cit.*, p. XIV-XX, ici p. XVI-XVII.

13 - http://www.oxfordbibliographies.com/browse?module_0=obo-9780199730414.

Après plusieurs manuels qui proposaient déjà une vision synoptique du développement du monde atlantique¹⁴, le livre beaucoup plus volumineux de N. Canny et de P. Morgan constitue bien davantage une synthèse sous la forme d'un récit en quatre parties qui correspondraient aux quatre stades d'évolution du monde atlantique, depuis son émergence jusqu'à sa désintégration en passant par sa consolidation et son intégration, entre le milieu du XV^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. Il offre également une série d'essais plus exploratoires sur de nouveaux thèmes de recherche (tels que la famille, l'environnement, le droit ou les sciences) ou sur des sujets plus anciens (comme les migrations, le commerce, les modes d'implantation ou la religion), mais dont l'étude est renouvelée par l'adoption d'une démarche comparative et croisée. C'est pourquoi le terme de *handbook* dans le titre ou celui de *survey* sur la quatrième de couverture ne rendent pas justice au caractère ambitieux et novateur du volume qui cherche à donner une impulsion décisive aux études atlantiques en embrassant la totalité du monde atlantique, dans sa double dimension diachronique et synchronique. En même temps, il constitue de fait un outil indispensable pour permettre aux étudiants et jeunes chercheurs de s'initier à ce champ de recherche, ce qui exige un effort considérable afin d'acquérir une large culture historique et maîtriser de nombreuses et vastes historiographies.

Dès la fin des années 1990, J. Greene et N. Canny écrivaient deux des premiers articles présentant et théorisant l'histoire atlantique¹⁵. Comme l'indique le titre de l'essai de N. Canny, celle-ci a d'abord constitué une reconfiguration de l'histoire de l'Amérique coloniale britannique. Il a d'ailleurs initialement beaucoup été reproché aux études atlantiques de s'être focalisées sur l'Atlantique britannique et d'être marquées par un certain eurocentrisme, en dépit de leurs intentions affichées de développer une histoire transnationale, multiethnique et polycentrique. Les deux ouvrages dont il est ici question témoignent de l'important effort accompli pour corriger ces défauts de jeunesse et pour réaliser toutes les promesses de l'histoire atlantique, en s'intéressant autant à l'Atlantique espagnol, portugais, français ou hollandais qu'à l'Atlantique britannique, ou aux Africains et aux Amérindiens qu'aux Européens, même si les origines géographiques de leurs contributeurs sont bien moins diverses que la variété des populations et des territoires explorés¹⁶. Ils

14 - Douglas R. EGERTON *et al.*, *The Atlantic World: A History, 1400-1888*, Wheeling, Harlan Davidson, 2007; Thomas BENJAMIN, *The Atlantic World: Europeans, Africans, Indians and their Shared History, 1400-1900*, New York, Cambridge University Press, 2009.

15 - Jack P. GREENE, « Beyond Power: Paradigm Subversion and Reformulation and the Re-Creation of the Early Modern Atlantic World », in J. P. GREENE, *Interpreting Early America: Historiographical Essays*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1996, p. 17-42; Nicholas CANNY, « Writing Atlantic History; or, Reconfiguring the History of British Colonial America », *Journal of American History*, 86-3, 1999, p. 1093-1114.

16 - Ensemble, les deux volumes ont fait appel à une cinquantaine d'auteurs (dont seulement trois ont écrit un chapitre dans chacun des deux livres). En dépit de quelques exceptions notables, la très grande majorité des auteurs a comme langue maternelle l'anglais et/ou est en poste dans une université du monde anglophone. Aussi peut-on regretter que les éditeurs n'aient pas cherché à internationaliser encore davantage les

constituent une véritable invitation au voyage, non seulement d'un bout à l'autre du monde atlantique – depuis Lisbonne, Ceuta, la vallée du Rhin ou le califat du Sokoto vers Philadelphie, Tlaxcala, le pays des Illinois, Salvador de Bahia ou la Patagonie, en passant par les Açores, São Tomé, les bans de Terre-Neuve ou encore les Bermudes –, mais aussi dans les différentes historiographies qui ont comme objet la totalité ou une partie du monde atlantique entre le XV^e et le XIX^e siècle.

Ce décloisonnement historiographique, qui est unanimement présenté par les auteurs des deux ouvrages comme l'avantage principal de l'approche atlantique, doit être apprécié dans toute son ampleur et sa difficulté. Ce ne sont pas seulement les travaux produits depuis que l'idée d'histoire atlantique s'est imposée dans les années 1990 qui sont mis à contribution. Ce nouveau courant historiographique a des origines à la fois multiples et anciennes¹⁷. Il repose sur un croisement et une reformulation de diverses histoires coloniales, impériales et atlantiques : celle produite par la vieille « Imperial School » ; la première histoire atlantique apparue dans les années 1940 et 1950 ; l'histoire coloniale de l'Amérique du Nord développée dans le sillage notamment de la nouvelle histoire sociale, des études sur la traite, la diaspora africaine et l'esclavage, ou encore de l'ethnohistoire et de la nouvelle histoire indienne à partir des années 1960, le tout étendu dorénavant à l'échelle atlantique. Les multiples ouvertures que les études atlantiques proposent constituent de la sorte une formidable avancée car, comme le soutient Laurent Dubois, dépasser les cadres historiographiques nationaux ou régionaux « soulève de nouvelles questions et nous oriente vers de nouvelles connexions et des phénomènes auparavant négligés » et « peut nous aider à comprendre des relations historiques entre des régions, ainsi qu'à faire preuve d'encore plus d'imagination en termes d'analyse et de méthode en nous encourageant à rapprocher et à comparer diverses régions »¹⁸.

Au-delà de cet effort commun, les deux ouvrages diffèrent quelque peu par leur ton et leur degré de conviction et d'enthousiasme pour le tournant atlantique. Comme la comparaison de leurs titres respectifs le souligne, d'un livre à l'autre, on passe d'une réflexion théorique sur l'histoire atlantique, plus circonspecte et critique, à une proposition de synthèse, plus affirmative et programmatique, sur l'histoire de ce monde. La différence entre histoire atlantique et histoire du monde atlantique peut sembler spécieuse au premier regard, mais elle est en fait majeure. D'une certaine façon, elle reflète les deux options principales qui s'offrent dans l'avenir aux études atlantiques, telles que J. Greene et P. Morgan les présentent

études atlantiques en intégrant non seulement de plus nombreux chercheurs européens, mais aussi des historiens caribéens, latino-américains et surtout africains, qui sont les grands absents de ces entreprises historiographiques et éditoriales.

17 - William O'REILLY, « Genealogies of Atlantic History », *Atlantic Studies: Literary, Cultural and Historical Perspectives*, 1-1, 2004, p. 66-84 ; B. BAILYN, *Atlantic History: Concept and Contours*, *op. cit.*

18 - Laurent DUBOIS, « The French Atlantic », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 137-161, ici p. 167.

dans leur introduction, simplifiant dans un raccourci salvateur la variété des positions en la matière : selon N. Canny, il y aurait autant de conceptions du monde atlantique et d'opinions sur la manière dont l'histoire atlantique doit se développer que d'atlanticistes¹⁹ ! La lecture attentive de la cinquantaine de chapitres entre les deux livres révèle d'ailleurs maintes nuances dans les positions des différents auteurs, même s'ils s'accordent sur l'intérêt de l'approche atlantique. Que leur soutien soit tiède ou ardent, ses partisans auraient donc le choix entre, d'un côté, une histoire atlantique qui demeurerait une simple conversation et offrirait un cadre global d'analyse et de comparaison permettant de mettre en perspective les travaux des spécialistes des différentes régions du monde atlantique et, de l'autre, le développement d'un véritable champ historique qui viendrait à terme englober et remplacer les études organisées auparavant selon des logiques nationales ou impériales²⁰. De simple cadre d'analyse, le monde atlantique deviendrait l'objet même d'étude.

Quelle histoire atlantique ?

Ces deux options concernant le devenir des études atlantiques correspondent aux clivages méthodologiques et interprétatifs qui divisent les atlanticistes et qui sont inhérents aux angles morts du paradigme atlantique. Celui-ci postule que l'évolution des sociétés de part et d'autre de l'océan Atlantique fut grandement affectée par les relations qui se nouèrent entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques entre le XV^e et le XIX^e siècle, et qu'il est impossible d'expliquer leurs transformations sans tenir compte de ces connexions atlantiques. Ce postulat qui donne le primat aux échanges atlantiques cache quatre questions liées les unes aux autres, qui demeurent non résolues : la part des facteurs internes et externes dans les transformations de chaque société ; l'importance des dynamiques transatlantiques à côté des influences régionales, continentales, globales ou autres parmi les forces externes affectant chacune des sociétés ; une meilleure appréciation des conséquences de la mobilité, des circulations et des échanges, qui n'avaient pas toujours d'effets transformateurs ; enfin, l'évaluation de l'impact différencié des interactions atlantiques sur l'Europe, l'Afrique et les Amériques. Il est donc essentiel, comme l'a bien souligné John Elliott, de chercher à éviter la « tentation naturelle d'exagérer la force de l'influence exercée par un bord de l'Atlantique sur les développements de l'autre bord, peut-être dans un effort pour donner des preuves de la valeur de l'auteur comme atlanticiste. Mais il est impératif de reconnaître que l'on n'a pas besoin de trouver une continuité et encore moins un développement progressif des interactions dans le temps et dans l'espace. À certains moments et dans certains lieux, la composante atlantique sera essentielle, tandis que, dans d'autres cas, elle occupera une place secondaire. Retracer et expliquer les fluctuations dans le degré d'interaction entre le tout et les parties constitue un élément

19 - Nicholas CANNY, « Atlantic History and Global History », *Ibid.*, p. 317-336, ici p. 317.

20 - J. P. GREENE et P. D. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 4-5.

fondamental de la pratique de l'histoire atlantique²¹ ». Le problème majeur est bien celui de la relation entre les parties et le tout, des processus contradictoires et simultanés d'intégration et de fragmentation, mais il se pose tant à l'intérieur qu'au-delà du monde atlantique.

C'est peut-être parce qu'il a été maintes fois signalé que le monde atlantique est une catégorie anachronique qui n'était pas utilisée par les acteurs de l'époque et parce que les critiques les plus pertinentes sont venues des défenseurs de l'histoire globale, qui considèrent que l'échelle mondiale est bien plus adaptée aux phénomènes étudiés que l'échelle atlantique, que certains atlanticistes en sont venus à vouloir absolument démontrer l'existence d'un monde atlantique « raisonnablement cohérent et autonome » au cours de la période moderne, tout en lui reconnaissant une certaine fragmentation, diversité et porosité²². Pourtant, comme l'a bien montré A. Games, « l'emphase mise sur les processus d'intégration révèle un biais particulièrement eurocentrique dans l'étude de l'histoire atlantique. [...] Cependant, du point de vue de l'Amérique de Nord et, en particulier, des autochtones, le monde atlantique n'avait pas vraiment besoin d'être intégré pour exercer un impact considérable sur la vie de ses habitants. Que les tribus américaines aient vécu ou non sous la domination étroite des Français, des Espagnols ou des Anglais, ou en dehors des zones d'implantation européenne, leurs vies pouvaient être profondément transformées par la présence de ces puissances européennes et par les perturbations qu'elles provoquaient au sein de ces communautés²³ ».

Les atlanticistes peuvent, en conséquence, être tentés de privilégier une histoire atlantique « mobile » et « connective », qui serait une histoire des circulations et des échanges à l'origine de la formation et de l'intégration croissante du monde atlantique, ou, au contraire, lui préférer une histoire atlantique « localisée », qui analyserait l'impact différencié de ces interactions sur l'évolution interne des sociétés connectées, dans une perspective comparative, et mettrait ainsi davantage en relief la diversité et la fragmentation de ce monde atlantique. Comme le rappellent P. Morgan et J. Greene dans leur introduction, J. Elliott défend clairement cette alternative, contrairement à David Armitage et A. Games²⁴. Dans le sillage de cette dernière, certains auteurs, comme N. A. M. Rodger, ont dénoncé le fait que « trop souvent, l'histoire atlantique est une histoire avec un trou au milieu. L'Atlantique est traité comme un espace pré-défini et allant de soi, qui sert d'artifice rhétorique pour définir les populations vivant sur ses pourtours. Il n'est pas considéré en lui-même comme quelque chose qui nécessiterait une analyse historique ou une explication. Cette sorte d'histoire atlantique est une histoire qui

21 - John H. ELLIOTT, « Afterword: Atlantic History: A Circumnavigation », in D. ARMITAGE et M. J. BRADDICK (dir.), *The British Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 233-249, ici p. 240.

22 - N. CANNY, « Atlantic History and Global History », art. cit., p. 320.

23 - A. GAMES, « Teaching Atlantic History », art. cit., p. 167-168.

24 - D. ARMITAGE, « Three Concepts of Atlantic History », art. cit., p. 16; A. GAMES, « Atlantic History... », art. cit., p. 745-746 et 754-755; J. P. GREENE et P. D. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 7; J. H. ELLIOTT, « Afterword... », art. cit., p. 237-238.

laisse l'Atlantique de côté²⁵ ». Même si l'analyse des échanges ne se confond pas totalement avec l'étude de la navigation océanique, puisque celle-ci était forcément prolongée par une mobilité par voie de terre ou par voie fluviale²⁶, ce spécialiste d'histoire navale propose de faire à nouveau de l'histoire atlantique une histoire maritime, ce qu'elle était principalement dans les premiers travaux sur l'Atlantique dans les années 1950-1960.

À l'heure actuelle, les études atlantiques doivent-elles se centrer sur l'océan ou tourner le dos au grand large et privilégier ses rivages ? Derrière ce débat se profile la question plus générale de ce qui constituait le monde atlantique : les connexions elles-mêmes ou les phénomènes moteurs qui leur donnèrent naissance, en l'occurrence le projet colonialiste et impérialiste des puissances d'Europe occidentale. De toute évidence, les relations semblent nécessaires sans être suffisantes. Le monde atlantique ne se serait pas, sinon, désintégré dans la première moitié du XIX^e siècle, comme le soutiennent la plupart des atlanticistes, alors même que la traite atlantique persista de manière illégale pendant une grande partie du XIX^e siècle et que les migrations d'Europe aux Amériques connurent une formidable explosion jusque dans les premières décennies du XX^e siècle. En outre, comme l'a bien montré Donna Gabaccia, « longtemps, durant le XX^e siècle, il est demeuré plus rapide et moins onéreux – non pas plus fréquent – de voyager d'Europe ou des Amériques à travers l'Atlantique que de traverser l'océan Indien ou Pacifique. Si la pose de câbles sous-marins n'était en aucune façon limitée à l'Atlantique, un réseau transatlantique particulièrement dense et sécurisé de communications ultrarapides connectait l'Europe et les Amériques vers 1900²⁷ ». L'accent mis sur les circulations – avec parfois une célébration de cette hyper-mobilité, ce qui peut paraître quelque peu surprenant au regard du poids des migrations forcées – fait en outre oublier que la très grande majorité des individus qui habitent le monde atlantique du XV^e au XIX^e siècle ne franchit jamais l'océan dans un sens ou dans un autre. Pour autant, ils ne furent pas moins affectés par les dynamiques atlantiques que ceux qui eurent une expérience migratoire transatlantique. Ainsi la conceptualisation du monde atlantique en fonction du seul volume des connexions et du degré d'interaction fait-elle peut-être perdre de vue aux atlanticistes ce qui devrait être leur principal objet : la redéfinition et la renégociation des enjeux et des rapports de pouvoir entre les individus, les groupes et les formations sociales et politiques dans ce monde interconnecté, sous l'effet des ambitions expansionnistes des élites politiques et commerciales européennes et africaines, à l'échelle mondiale en Europe occidentale et à l'échelle régionale en Afrique de l'Ouest.

25 - N. A. M. RODGER, « Atlantic Seafaring », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 71-86, ici p. 71.

26 - Pour des travaux sur les communications dans le monde atlantique, voir Ian K. STEELE, *The English Atlantic, 1675-1740: An Exploration of Communication and Community*, New York, Oxford University Press, 1986 ; Kenneth J. BANKS, *Chasing Empire across the Sea: Communications and the State in the French Atlantic, 1713-1763*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2002.

27 - Donna GABACCIA, « A Long Atlantic in the Wider World », *Atlantic Studies: Literary, Cultural and Historical Perspectives*, 1-1, 2004, p. 1-27, ici p. 10.

Ces clivages se retrouvent également dans les positions divergentes des spécialistes des Amérindiens et des Africains. Les chercheurs qui travaillent sur les premiers sont très certainement ceux qui sont les plus réticents face à l'histoire atlantique, comme en témoigne l'essai d'Amy Turner Bushnell, notamment parce que les autochtones représentent les seuls acteurs atlantiques à ne pas avoir participé aux migrations de masse, forcées ou libres, à l'origine de la formation du monde atlantique²⁸. Ils n'en furent pas moins confrontés à un Nouveau Monde que les Européens et les Africains débarqués sur le continent américain : « Les autochtones, bien sûr, ne voyagèrent pas littéralement vers ce 'Nouveau Monde amérindien', mais les changements qui leur furent imposés furent tout aussi importants que s'ils s'étaient établis sur des rivages inconnus²⁹. » L'arrivée d'allochtones en provenance d'Europe et d'Afrique entraîna notamment de multiples mouvements migratoires et la création de nouvelles communautés à l'intérieur des territoires américains, mais aussi des phénomènes limités de mobilité transatlantique entre l'hémisphère occidental et l'Europe³⁰. Les éditeurs du *Handbook of the Atlantic World* insistent d'ailleurs beaucoup sur le fait que « l'histoire des sociétés et des habitats indiens à travers toute notre période est ainsi faite de changements continus et d'adaptations plutôt que de disparitions³¹ ». Certains historiens demeurent toutefois convaincus que l'histoire continentale est bien plus appropriée que l'histoire atlantique pour tenir compte du point de vue des Amérindiens et du fait que, durant la période moderne, une grande partie de l'Amérique (du Nord) demeura en pratique « pays indien », ou qu'il subsista des zones de « frontière » (*borderlands*) au sein desquelles les rivalités impériales permettaient aux autochtones de maintenir leur souveraineté et d'exercer leur *agency*³². Daniel Richter et Troy Thompson

28 - Amy Turner BUSHNELL, « Indigenous America and the Limits of the Atlantic World, 1493-1825 », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, op. cit., p. 191-221. Voir aussi Paul COHEN, « Was there an Amerindian Atlantic? Reflections on the Limits of a Historiographical Concept », *History of European Ideas*, 34-4, 2008, p. 388-410; Pekka HÄMÄLÄINEN, « Lost in Transitions: Suffering, Survival, and Belonging in the Early Modern Atlantic World », *The William and Mary Quarterly*, 68-2, 2011, p. 219-223; Claudio SAUNT, « Our Indians': European Empires and the History of the Native American South », in J. CAÑIZARES-ESGUERRA et E. R. SEEMAN (dir.), *The Atlantic in Global History, 1500-2000*, Upper Saddle River, Pearson Prentice Hall, 2007, p. 60-75.

29 - Daniel K. RICHTER, *Facing East from Indian Country: A Native History of Early America*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 41.

30 - Sur les migrations autochtones en Amérique du Nord, voir notamment Colin G. CALLOWAY, *New Worlds for All: Indians, Europeans, and the Remaking of Early America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997. Parmi les nombreux travaux sur les Amérindiens en Europe, voir entre autres Eric HINDERAKER, « The 'Four Indian Kings' and the Imaginative Construction of the First British Empire », *The William and Mary Quarterly*, 53-3, 1996, p. 487-526; Alden T. VAUGHAN, *Transatlantic Encounters: American Indians in Britain, 1500-1776*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

31 - Nicholas CANNY et Philip MORGAN, « Introduction: The Making and Unmaking of an Atlantic World », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 1-20, ici p. 3.

32 - L'échelle continentale permet également de mieux tenir compte de la côte pacifique et des relations entre les Amériques et l'Asie. Voir Paul W. MAPP, « Atlantic

démontrent pourtant que cela n'aurait pas été possible sans l'existence du monde atlantique en mettant en évidence qu'*a contrario*, à partir du milieu du XVIII^e siècle, « dans toutes les Amériques, l'effondrement des empires européens mit fin aux connexions qui avaient auparavant garanti l'autonomie des autochtones³³ ».

Le point de vue des africanistes est quelque peu différent. David Eltis commence son essai sur la traite atlantique en soulignant que, si l'Afrique se situe à mi-chemin entre les Amériques et l'Europe en termes d'impact des dynamiques atlantiques³⁴, « cependant, si l'on s'intéresse à la nature et au volume des connexions entre les continents plutôt qu'aux changements en leur sein, le développement le plus remarquable entre les années 1640 et 1770 concerne l'Afrique, et non l'Europe et les Amériques³⁵ ». L'incroyable avancée des études sur la traite, depuis les travaux pionniers de Philip Curtin dans les années 1960 jusqu'à la réalisation de la base de données transnationales comportant 35 000 voyages de traite³⁶ – grâce à laquelle les migrations transatlantiques forcées des Africains sont bien mieux connues que les migrations volontaires des Européens –, a en effet montré qu'avant 1820, environ quatre Africains arrivèrent aux Amériques pour chaque Européen et que quatre femmes sur cinq qui traversèrent l'Atlantique provenaient d'Afrique. Ils ont donc joué un rôle fondamental dans la formation de sociétés et de cultures nouvelles au Nouveau Monde : « Que les Amériques avant 1840 aient été bien davantage une extension de l'Afrique que de l'Europe constitue maintenant un fait établi³⁷. » Comme le résume aussi très bien P. Morgan, « à la période moderne, les Africains étaient plus importants pour le monde atlantique que le monde atlantique ne l'était pour les Africains³⁸ » – ce qui revient toutefois

History from Imperial, Continental, and Pacific Perspectives », *The William and Mary Quarterly*, 58-4, 2006, p. 713-724; Peter H. WOOD, « From Atlantic History to a Continental Approach », in P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 279-298. Pour un exemple récent d'approche continentale, voir Paul W. MAPP, *The Elusive West and the Contest for Empire, 1713-1763*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2011.

33 - Daniel K. RICHTER et Troy L. THOMPSON, « Severed Connections: American Indigenous Peoples and the Atlantic World in an Era of Imperial Transformation », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 499-515, ici p. 499.

34 - Pour une comparaison sur l'impact différencié des dynamiques atlantiques sur l'Europe, les Amériques et l'Afrique, voir les trois essais de la deuxième section intitulée « Old Worlds and the Atlantic », in P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 189-275.

35 - David ELTIS, « Africa, Slavery, and the Slave Trade, Mid-Seventeenth to Mid-Eighteenth Centuries », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 271-286, ici p. 271.

36 - Philip D. CURTIN, *The Atlantic Slave Trade: A Census*, Madison, University of Wisconsin Press, 1969; *Voyages: The Trans-Atlantic Slave Trade Database*, <http://www.slavevoyages.org/tast/index.faces>.

37 - Trevor BURNARD, « Review: Empire Matters? The Historiography of Imperialism in Early America, 1492-1830 », *History of European Ideas*, 33-1, 2007, p. 87-107, ici p. 100.

38 - Philip D. MORGAN, « Africa and the Atlantic, c. 1450 to c. 1820 », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 223-248, ici p. 241.

à confondre le monde atlantique avec l'hémisphère occidental. D'un phénomène – la traite atlantique – marqué par la violence et la destruction, on fait ainsi une force créatrice³⁹.

Ce renversement et ces comparaisons entre Européens, Africains et Amérindiens en termes de connexions ou d'impact peuvent sembler surprenants, mais ils traduisent le fait que les études atlantiques demeurent travaillées par une obsession, celle de démontrer l'*agency* de tous les acteurs atlantiques et pas seulement des Européens, sans lesquels il n'y aurait pourtant pas de monde atlantique. Comment écrire l'histoire de la colonisation, de la traite et de l'esclavage sans adopter le seul point de vue des « vainqueurs » et sans pour autant minimiser les rapports de domination ? Face à des historiographies qui, pendant très longtemps, n'ont écrit l'histoire qu'avec un biais eurocentrique très marqué, se sont développées depuis les années 1960 des historiographies « révisionnistes » (pour emprunter un terme qui appartient à l'historiographie de l'esclavage en Amérique du Nord), dont le paradigme principal demeure l'*agency* des « non-Européens ». Avec les études atlantiques, on est ainsi passé de l'histoire de l'expansion des Européens à celle de la rencontre entre Européens, Africains et Américains⁴⁰.

Ce terme de « rencontre » peut toutefois apparaître comme un doux euphémisme. Il permet certes d'échapper à une vision téléologique et de bien mettre en évidence que la domination coloniale ne fut pas immédiate, qu'elle n'avait rien d'inéluctable et ne fut jamais totale, et que les « vainqueurs » ne furent pas toujours et seulement les Européens mais purent inclure, à un moment donné et selon les circonstances locales, des élites et des peuples africains et amérindiens. Il tend cependant à minimiser quelque peu le projet colonialiste et impérialiste des Européens et à considérer que les trois populations se trouvaient dans une position équivalente les unes par rapport aux autres, ou jouaient le même rôle moteur dans les dynamiques atlantiques. Nous nous situons donc encore à l'autre extrémité du balancier, insistant toujours davantage sur l'*agency* des « colonisés » au détriment de la domination coloniale, plutôt que d'envisager celle-ci comme un projet jamais pleinement réalisé qui demandait des efforts constants pour tenter de s'imposer et d'analyser ensemble domination et résistance comme des phénomènes intrinsèquement liés. Paradoxalement, l'insistance sur la résistance conduit à négliger l'analyse de ce qui relevait ou non de la situation coloniale dans les sociétés africaines ou amérindiennes intégrées ou situées en marge des empires atlantiques

39 - De ce point de vue, le bel article de Jean-Frédéric SCHAUB sur « Violence in the Atlantic: Sixteenth et Seventeenth Centuries », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 113-129, détonne dans le volume, parce qu'il est le seul à insister davantage sur les processus destructifs que créatifs et parce qu'il est un des rares à prendre en compte les sociétés européennes. Il met bien en évidence cette augmentation simultanée et corrélative de la violence de part et d'autre de l'Atlantique, sans pour autant s'interroger sur les transformations du rapport à la violence dans les sociétés amérindiennes et africaines.

40 - N. CANNY et P. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 2.

européens, alors que l'évolution de ces sociétés n'était pas toujours le résultat de leurs relations avec les Européens⁴¹.

La notion de « rencontre entre Européens, Africains et Amérindiens » pourrait aussi conduire à ne pas placer au centre de la réflexion le fait que les conditions des interactions entre ces trois populations ne furent pas les mêmes dans l'espace et dans le temps, et donc à ne pas suffisamment contextualiser et historiciser ces « rencontres », tout en donnant une inflexion culturaliste à la manière de les concevoir et de les comprendre. Combien de temps dure la « rencontre » ? Combien de temps les individus et les groupes en présence demeurent-ils étrange(r)s aux yeux les uns des autres et quand commencent-ils à habiter un monde commun, même si les rapports de pouvoir peuvent continuer à maintenir une distance entre eux ? De la même façon, il paraît problématique de subsumer, sous la même expression de « rencontre entre Européens et Africains », les rapports, par exemple, entre les souverains et les marchands africains et les négociants européens dans les postes de traite d'Afrique de l'Ouest, et ceux entre maîtres et esclaves dans les sociétés coloniales et esclavagistes aux Amériques. Renvoyer principalement les acteurs à leurs seules origines ethniques et culturelles ne permet pas de rendre compte de la complexité des phénomènes à l'œuvre. Nombreux sont maintenant les historiens qui insistent, à raison, sur le fait que ce sont des individus qui se rencontrent, pas des formations politiques, des sociétés ou des cultures. Ces rencontres interpersonnelles se produisent toujours dans des configurations sociopolitiques et des jeux de pouvoir à différentes échelles, qui transcendent les seules différences culturelles et ethniques, en particulier quand elles sont réduites aux oppositions entre « Européens », « Africains » et « Amérindiens ». La vision macroscopique qu'impose l'échelle atlantique peut donc conduire à des impasses si elle n'est pas systématiquement combinée avec des études micro-historiques à l'échelle locale, fondées sur une déconstruction des catégories nées de la domination coloniale que les Européens ont tenté d'imposer⁴². Aussi paraît-il nécessaire de continuer à multiplier les expériences historiographiques afin d'écrire une histoire plus complexe de la première globalisation et de ses rapports avec le colonialisme et l'impérialisme européens.

L'impossible regard panoptique sur le monde atlantique

Des limites de l'approche atlantique, des clivages qui animent les études atlantiques et des difficultés sur lesquelles buttent les atlanticistes, l'introduction extrêmement complète et nuancée de P. Morgan et J. Greene rend bien compte. Ils

41 - Sur le concept de situation coloniale, voir l'article fondateur de Georges BALANDIER, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11, 1951, p. 44-79.

42 - Lara PUTNAM, « To Study the Fragment/Whole: Microhistory and the Atlantic World », *Journal of Social History*, 39-3, 2006, p. 615-630 ; Rebecca J. SCOTT, « Small-Scale Dynamics of Large-Scale Processes », *American Historical Review*, 105-2, 2000, p. 472-479.

proposent aussi des directions de recherche très intéressantes pour l'avenir. Le problème réside dans la mise en œuvre de ce programme par N. Canny, P. Morgan et leurs collaborateurs dans le *Oxford Handbook of the Atlantic World*. Il ne s'agit pas ici de minimiser l'incroyable travail réalisé par les deux éditeurs et la quarantaine d'auteurs sur un monde connectant trois ou quatre continents durant quatre siècles. Le caractère ambitieux du sujet et de la démarche, la très grande variété des territoires considérés, des historiographies mobilisées et des thèmes abordés, l'effort accompli pour rapprocher et décloisonner les historiographies nationales ou régionales, ainsi que la grande cohérence de l'ouvrage en dépit du très grand nombre de contributeurs suscitent l'admiration. Pour autant, certains choix opérés dans la structuration de l'ouvrage, tant dans la conception des grandes parties que dans la division en chapitres, peuvent susciter des interrogations. Mais il faut bien garder à l'esprit que ces choix cherchent à pallier les écueils auxquels sont confrontés les atlanticistes ; ce faisant, ils soulèvent d'autres problèmes, puisqu'il est impossible de tenir en même temps tous les fils de la toile atlantique. De la même façon qu'il est important de mesurer aussi bien ce que l'on a gagné que ce que l'on a perdu en adhérant au tournant atlantique, comme le souligne très justement Trevor Burnard⁴³, un regard réflexif et critique sur les manières de pratiquer l'histoire atlantique peut également s'avérer utile. Au vu du très grand nombre d'essais et de leur richesse, il sera impossible de rendre compte de chaque article. Ils seront principalement discutés et commentés du point de vue de cette question de la relation entre les parties et le tout, cette fois-ci à l'intérieur de l'ouvrage.

L'examen de son plan témoigne du fait que les éditeurs conçoivent le monde atlantique comme « un système complexe de commerce, d'établissements coloniaux et de travail forcé, qui liait les trois continents à travers le vaste océan⁴⁴ ». Le problème est qu'ils affichent un intérêt plus grand pour la dimension impériale et commerciale contrôlée par les Européens que pour la dimension diasporique et laborieuse envisagée du point de vue des Africains et des Amérindiens. Alors qu'une partie entière de l'ouvrage de J. Greene et P. Morgan leur était déjà dévolue⁴⁵, dix chapitres sur trente-sept du *Handbook* concernent les Atlantiques nationaux, souvent confondus avec les empires des différentes puissances européennes, ou les révolutions et guerres d'indépendance qui mirent fin à ces empires atlantiques. L'essai de Stuart Schwartz est toutefois intéressant parce que la notion d'« Atlantique ibérique » permet de souligner les multiples intersections entre les empires atlantiques espagnol et portugais du début du XV^e siècle jusqu'à la séparation des Couronnes d'Espagne et de Portugal en 1640. L'article suivant, sous la plume de Wim Klooster, porte sur la même période et insiste, lui, sur le rôle

43 - Trevor BURNARD, « The British Atlantic », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 111-136, ici p. 130.

44 - Joan-Pau RUBIÉS, « The Worlds of Europeans, Africans, and Americans, c. 1490 », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 21-37, ici p. 21.

45 - « Section One: New Atlantic Worlds », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 53-187.

primordial des initiatives privées dans cette phase initiale, ainsi que sur l'interpénétration des entreprises de pêche, de commerce et de piraterie des Européens du Nord-Ouest. Pour la période ultérieure, d'autres auteurs font pareillement un effort pour mettre en évidence le fait que l'Atlantique britannique, par exemple, incluait des marchands qui commerçaient bien au-delà des frontières de l'empire britannique, ou qu'un Atlantique français reconfiguré survécut à la fin de l'empire français aux Amériques, après la guerre de Sept Ans⁴⁶. Il reste qu'Atlantique national et empire sont trop souvent considérés comme synonymes, l'emploi d'Atlantique à la place d'empire conduisant simplement à ne pas problématiser cette notion d'empire, surtout celle d'empire atlantique⁴⁷.

Ces multiples chapitres sur les différents Atlantiques nationaux ou révolutions atlantiques s'expliquent très certainement par la volonté de ne plus se focaliser sur l'Atlantique britannique et de consacrer autant de place aux Atlantiques portugais, espagnol, français et, dans une moindre mesure, hollandais⁴⁸. Il faut aussi prendre en considération l'avancée que représente le fait de développer une nouvelle historiographie sur l'empire atlantique français par exemple, puisque les historiographies sur le Canada, la Louisiane, les Antilles, la Guyane et les postes de traite français en Afrique demeurent encore très largement cloisonnées. À chaque fois, s'ils mettent en relation des régions qui n'étaient pas auparavant étudiées conjointement comme, par exemple, l'Angola et le Brésil dans le cas de l'Atlantique portugais, les auteurs insistent toutefois surtout sur les traits distinctifs de chaque

46 - Stuart B. SCHWARTZ, « The Iberian Atlantic to 1650 », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 147-164; Wim KLOOSTER, « The Northern European Atlantic World », *Ibid.*, p. 165-180; Joyce E. CHAPLIN, « The British Atlantic », *Ibid.*, p. 219-234; Silvia MARZAGALLI, « The French Atlantic World in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *Ibid.*, p. 235-251.

47 - Pour une nouvelle prise en compte des empires au sein du monde atlantique, voir T. BURNARD, « Review: Empire Matters?... », art. cit.; Jean-Paul ZUNIGA, « L'histoire impériale à l'heure de l'histoire globale. Une perspective atlantique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54/4 bis-5, 2007, p. 54-68; Christopher GRASSO et Karin WULF, « Nothing Says 'Democracy' Like a Visit from the Queen: Reflections on Empire and Nation in Early American Histories », *Journal of American History*, 95-3, 2008, p. 764-781; Cécile VIDAL, « Le(s) monde(s) atlantique(s), l'Atlantique français, l'empire atlantique français », *Outre-Mers. Revue d'Histoire*, 97-362/363, 2009, p. 7-37.

48 - Aucun chapitre n'est dévolu spécifiquement à l'Atlantique hollandais, mais les Hollandais sont intégrés dans le chapitre de Wim Klooster sur « The Northern European Atlantic World », dans la partie relative à la période 1450-1650, et sont mentionnés dans de nombreux autres essais. Pour un très bel article sur l'Atlantique hollandais, qui explique pourquoi les ouvrages d'histoire atlantique tiennent peu compte des Hollandais, voir Benjamin SCHMIDT, « The Dutch Atlantic: From Provincialism to Globalism », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, op. cit., p. 163-187. Il analyse l'émergence extrêmement rapide et l'effondrement précoce au milieu du XVII^e siècle d'un empire atlantique hollandais sous la houlette de la WIC, la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales, et la reconfiguration de l'Atlantique hollandais dans un sens beaucoup moins impérialiste et mercantiliste avec une plus grande ouverture des Hollandais au-delà du monde atlantique, ce qui permet de repenser les relations entre histoire atlantique, histoire impériale et histoire globale.

Atlantique national. Le paradoxe est qu'ils donnent de la sorte une image d'un monde atlantique beaucoup plus divers et fragmenté, en particulier pour la période entre 1650 et 1850. Cela contredit la volonté générale du projet de démontrer l'unité et la cohérence du monde atlantique qui, du coup, apparaissent essentiellement reléguée dans la troisième partie de l'ouvrage intitulée « Intégration ».

Une autre conséquence est une surreprésentation évidente de la composante européenne. La manière dont les auteurs écrivent en effet l'histoire des divers Atlantiques nationaux diffère grandement : certains mentionnent les Amérindiens et les Africains à côté des Européens, tandis que d'autres se focalisent entièrement sur les colons européens, comme Joyce Chaplin dans son essai sur l'Atlantique britannique, passionnant par ailleurs pour la déconstruction qu'elle propose de la notion d'Atlantique/empire atlantique britannique et l'examen du lien entre les colonies anglaises et la Couronne devenue britannique en 1707⁴⁹. À côté de ces chapitres, dans chacune des trois parties intitulées « Émergence », « Consolidation » et « Désintégration », on trouve certes à chaque fois au moins un essai sur l'Afrique et les Africains et un autre sur les Amérindiens. Cela traduit une volonté de rendre visible un intérêt équivalent pour les Européens, les Amérindiens et les Africains. Mais la conséquence est que si, à l'intérieur des articles, tous les auteurs mettent en évidence la variété des expériences entre les différentes régions/territoires et « nations » africaines ou autochtones, dans l'intitulé des chapitres, les Amérindiens, d'une part, et les Africains, d'autre part, apparaissent comme des catégories englobantes et non différenciées, alors que la spécificité des différentes puissances et nations européennes est postulée comme un phénomène central et primordial.

De manière générale, le travail réflexif systématique sur les catégories mises en avant par les historiens aurait pu être encore approfondi, même si certains auteurs sont très attentifs aux différences entre catégories d'analyse et catégories de la pratique, soit les catégories vernaculaires utilisées par les acteurs historiques. Cette question se pose notamment en ce qui concerne les catégories élaborées pour rendre compte du brassage des populations, des échanges culturels et de la formation de nouvelles communautés, engendrés par la rencontre entre Européens, Amérindiens et Africains de part et d'autre de l'Atlantique. Les historiens doivent-ils inventer de nouveaux termes au risque de réifier et d'essentialiser les groupes ainsi désignés et de confondre identité et culture, ou se contenter de déconstruire les catégories que les acteurs eux-mêmes utilisaient pour penser ces phénomènes complexes ? Dans le *Handbook*, les deux options sont présentes. D'un côté, A. J. R. Russell-Wood peut dans une même phrase évoquer « des Portugais, Luso-Brésiliens, Brésiliens, Africains, Luso-Africains, Afro-Brésiliens et Afro-Luso-Brésiliens », sans même chercher à expliciter ce qui est en jeu dans cette cascade d'appellations⁵⁰. De l'autre,

49 - J. E. CHAPLIN, « The British Atlantic », art. cit. À mettre aussi en relation avec son fort intéressant chapitre sur l'émergence du terme « Atlantique » : Joyce E. CHAPLIN, « The Atlantic Ocean and Its Contemporary Meanings, 1492-1808 », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, op. cit., p. 35-51.

50 - A. J. R. RUSSELL-WOOD, « The Portuguese Atlantic World, c.1650-c.1760 », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 201-218, ici p. 212.

Robin Law souligne que « la terminologie que les historiens ont utilisée pour désigner ces éléments européens dans les sociétés africaines est problématique. Ils ont souvent été nommés ‘Afro-Européens’ (ou ‘Euroafricains’ et autres variantes), expression qui rend compte de leur hybridité culturelle, mais qui, bien sûr, a été inventée rétrospectivement et n’était pas utilisée par les acteurs eux-mêmes⁵¹ ».

L’historien africaniste fait aussi implicitement allusion au terme de « créole atlantique » forgé par Ira Berlin pour désigner « ceux qui par expérience ou par choix, ainsi que par naissance, participaient d’une nouvelle culture qui émergea sur les littoraux atlantiques – en Afrique, en Europe, ou aux Amériques – à partir du XVI^e siècle⁵² ». Cette expression actuellement très en vogue chez les atlanticistes amène beaucoup de confusion dans la mesure où les usages du terme « créole » par les acteurs de l’époque étaient d’une extrême complexité. Elle est pourtant reprise à leur compte par N. Canny et P. Morgan dans leur introduction. Ils y affirment ainsi que « l’hybridité, qu’elle ait été revendiquée ou refusée par les populations locales, constituait un fait, et l’émergence de populations créoles à travers tout l’Atlantique – aussi variées qu’elles aient pu être – témoignait de sa prévalence⁵³ ». Il paraît pourtant difficile de ne pas tenir compte de la manière dont les acteurs historiques concevaient le métissage dans sa double dimension biologique et culturelle. Les dynamiques atlantiques se caractérisaient moins par les mélanges et les échanges que par la différence que les acteurs cherchaient continuellement à recréer afin de justifier leurs positions de pouvoir les uns par rapport aux autres. Ce sont précisément ces phénomènes d’ethnicisation et de racialisation qui expliquent l’émergence et la construction au cours de la période moderne des catégories englobantes d’Européens, d’Africains et d’Amérindiens, avec lesquelles les atlanticistes définissent leur champ de manière quelque peu paradoxale. Les populations en provenance d’Europe, d’Afrique et des Amériques qui se « rencontrèrent » dans le monde atlantique ne se concevaient en effet pas ou peu comme « Européens », « Africains » ou « Amérindiens » avant d’entrer en contact. Ces catégories d’identification ne devinrent véritablement significatives que dans la confrontation, comme le montre très bien Tamar Herzog dans le remarquable article qu’elle consacre aux identités et processus d’identification dans le monde atlantique. Organisé de manière tripartite, l’essai déconstruit successivement les catégories d’Européens, d’Indiens et d’Africains en relation avec toutes les autres catégories d’identification d’ordre ethnique, racial, religieux ou social, en tenant compte de la présence ou non de chaque groupe sur chacun des trois continents⁵⁴.

51 - Robin LAW, « Africa in the Atlantic World, c.1760-c.1840 », *Ibid.*, p. 585-601, ici p. 589.

52 - Ira BERLIN, « From Creole to African: Atlantic Creoles and the Origins of African-American Society in Mainland North America », *The William and Mary Quarterly*, 53-2, 1996, p. 251-288, ici p. 254, note 8.

53 - N. CANNY et P. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 13.

54 - Tamar HERZOG, « Identities and Processes of Identification in the Atlantic World », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 480-495.

Cet article clôt la troisième partie qui est certainement la plus innovante du volume, parce que les chapitres sont d'ordre thématique et que les auteurs cherchent à « penser comparativement », comme le leur ont demandé les éditeurs⁵⁵, en confrontant les différentes populations européennes, mais aussi les Européens, les Amérindiens et les Africains. Le très stimulant essai d'Elizabeth Mancke sur les (trans)formations des entités politiques est le plus exemplaire de cette démarche. Elle présente une nouvelle typologie de communautés politiques (celles qui correspondraient à une formation diasporique, celles qui relèveraient d'une stratégie de niche ou celles qui chercheraient à se renforcer et à s'étendre en favorisant l'intégration) qui lui permet de proposer une autre histoire politique du monde atlantique, qui ne se focalise pas uniquement sur la question de la construction des États coloniaux et impériaux et l'émergence de nouveaux États-nations, et de tenir compte des Européens autant que des « non-Européens »⁵⁶.

Ces chapitres thématiques soulèvent toutefois certains problèmes méthodologiques. Tout d'abord, en dépit des intentions affichées, la plupart d'entre eux relève davantage de l'histoire connectée ou de l'histoire globale que d'une véritable histoire comparée. Comme l'a bien mis en évidence François-Joseph Ruggiu, « une écriture qui mêle, dans le même mouvement descriptif, des éléments empruntés à différents espaces n'est, en fait, plus de l'histoire comparée mais l'histoire d'un méta-espace qui devient l'objet de l'étude ». Seule l'échelle, plus petite, qui permet de franchir les barrières nationales, différencie ce type d'histoire de l'histoire nationale. Aussi l'histoire transnationale « [ressemble-t-elle] à l'histoire synthétique ou thématique d'un territoire différent de celui de l'État-nation ». Par contraste, l'histoire comparée implique de faire jouer en même temps objet, échelle et contexte, la dernière donnée étant la variable explicative. Dans les chapitres thématiques du volume, l'absence de contextualisation systématique des phénomènes étudiés dans les différents espaces mis en relation conduit ainsi, souvent, à privilégier la description sur l'explication qui est pourtant le but ultime de la démarche comparative⁵⁷. En outre, le choix de l'échelle atlantique ne paraît pas toujours justifié en fonction de l'objet étudié. C'est le cas, par exemple, de l'essai de David Shields, qui relève d'une innovante histoire des sensibilités et des émotions⁵⁸. Il montre de manière séduisante, en examinant successivement les cinq sens, comment le décloisonnement du monde conduisit à de nouvelles expériences sensorielles et à une transformation des sensations de plaisir et de peine. Il emprunte à juste titre ses exemples tant à l'Asie qu'à l'Afrique ou aux Amériques, sans s'interroger sur la spécificité de l'expérience atlantique en la matière. Pourquoi alors inclure

55 - N. CANNY et P. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 1.

56 - Elizabeth MANCKE, « Polity Formation and Atlantic Political Narratives », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 382-399, ici p. 383.

57 - François-Joseph RUGGIU, « L'histoire comparée, méthode historique, pratique d'écriture », communication non publiée, journée d'études sur l'histoire comparée et l'histoire croisée, EHESS, 2 juin 2010.

58 - David SHIELDS, « The Atlantic World, the Senses, and the Arts », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 130-146.

l'expression de « monde atlantique » dans le titre de l'article, et un tel article, aussi intéressant qu'il puisse être, dans un volume sur le monde atlantique ?

La question paraît d'autant plus pertinente que le choix des sujets retenus s'est opéré au détriment de certains thèmes proprement « atlantiques », comme par exemple les systèmes esclavagistes et, plus généralement, les différentes formes de travail non libre, alors même que les questions cruciales du contrôle de la main-d'œuvre et de la formation d'un marché international du travail se trouvent au cœur des dynamiques atlantiques⁵⁹. De la même façon, la question raciale est, de manière étonnante, peu placée au centre du récit, même si elle transparait ici et là. Sylvia Frey a pourtant fort justement souligné que « l'émergence d'idéologies raciales et d'ordres raciaux est l'un des principaux fils directeurs, peut-être le principal fil directeur, des travaux d'histoire atlantique. L'étude des idéologies et des ordres raciaux permet d'examiner l'histoire atlantique d'une multiplicité de points de vue, une sorte de compas intellectuel pointant dans toutes les directions – vers l'Europe, vers les colonies françaises, espagnoles et britanniques en Amérique du Nord et les Indes occidentales britanniques et les Antilles françaises et espagnoles ; vers le corps et les identités sexuelles comme une composante fondamentale des idéologies raciales ; vers le discours du genre et de la race⁶⁰ ».

Non seulement le choix de donner une importance considérable aux Atlantiques nationaux et aux révolutions atlantiques a empêché de multiplier le nombre d'essais thématiques, mais il a aussi privé l'ouvrage de chapitres centrés sur des découpages territoriaux et géographiques échappant aux logiques nationales et impériales européennes. De tels articles auraient permis de mettre en lumière de manière beaucoup plus évidente le fait, par exemple, que ce n'est pas une mais deux traites atlantiques qui se développèrent, que l'expérience des autochtones différait grandement en pays indien, c'est-à-dire dans les territoires où ils demeuraient souverains, dans les zones « frontières » où ni les Européens, ni les Amérindiens n'avaient les moyens d'imposer leur domination, et au sein des sociétés coloniales mêmes, ou encore de mettre l'accent sur des régions où les empires se croisaient et s'interpénétraient de manière particulièrement importante, comme dans la grande Caraïbe⁶¹.

59 - Des deux essais qui mentionnent le terme esclavage dans leur titre, l'un est principalement consacré à la traite, l'autre porte sur l'abolitionnisme plutôt que sur les systèmes esclavagistes : D. ELTIS, « Africa, Slavery, and the Slave Trade... », art. cit., et Christopher Leslie BROWN, « Slavery and Antislavery, 1760-1820 », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, op. cit., p. 602-617. Un autre chapitre évoque ces questions de contrôle de la main-d'œuvre et du marché du travail, mais sous l'angle essentiel des migrations : William O'REILLY, « Movements of People in the Atlantic World, 1450-1850 », *Ibid.*, p. 305-323.

60 - Sylvia FREY, « Beyond Borders: Revisiting Atlantic History », communication non publiée, atelier international sur la Louisiane et le monde atlantique aux XVIII^e et XIX^e siècles, EHESSTulane University, octobre 2007 et avril 2008.

61 - Sur les deux traites, voir D. ELTIS, « Africa, Slavery, and the Slave Trade... », art. cit. ; sur la spatialisation de l'expérience autochtone et des interactions entre Amérindiens et Européens, voir A. T. BUSHNELL, « Indigenous America... », art. cit.

Malgré tout, le volume est davantage marqué par un biais américanocentrique qu'eurocentrique. Cela correspond à une tendance générale des études atlantiques qui ont d'abord été développées par des américanistes, les Amériques ayant été le continent le plus transformé par les dynamiques atlantiques. Aussi n'est-il pas étonnant que deux des alternatives à l'histoire atlantique soit l'histoire continentale (de l'Amérique du Nord) et l'histoire hémisphérique (de l'hémisphère occidental), qui ne concernent pas directement l'Europe ou l'Afrique⁶². Dans le *Handbook*, ce biais américanocentrique apparaît tout d'abord dans les chapitres sur les Atlantiques nationaux. Si certains évoquent les postes de traite et les territoires coloniaux (essentiellement l'Angola) en Afrique, la plupart se focalise sur les colonies américaines et néglige presque totalement les sociétés métropolitaines⁶³. On est très loin de la nouvelle histoire impériale qui fait des empires non seulement des entités politiques mais aussi des formations sociales et culturelles dynamiques, qui met en évidence les « tensions d'empire⁶⁴ », soit les relations dialectiques et les influences réciproques entre la métropole et les colonies, et qui a ainsi donné lieu à de très belles études sur la manière dont les sociétés métropolitaines ont été transformées par leur insertion dans des ensembles impériaux⁶⁵. Ou même de la démarche très originale de P. Morgan qui, dans un article important comparant les systèmes esclavagistes au sein de l'empire britannique, faisait de la société métropolitaine une « société avec esclaves » comparable à certaines sociétés américaines⁶⁶. Cela peut paraître d'autant plus étonnant que de jeunes historien(ne)s qui inscrivent leurs recherches dans le cadre à la fois des études impériales et atlantiques commencent

62 - Sur l'histoire hémisphérique, voir Jack P. GREENE, « Comparing Early Modern Worlds: Some Reflections on the Promise of a Hemispheric Perspective », *History Compass*, 1-1, 2003, <http://www.blackwell-synergy.com/doi/full/10.1111/1478-0542.026>; Jack P. GREENE, « Hemispheric History and Atlantic History », in J. P. GREENE et P. D. MORGAN (dir.), *Atlantic History...*, *op. cit.*, p. 299-315. Voir aussi Caroline F. LEVANDER et Robert S. LEVINE (dir.), *Hemispheric American Studies*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2008; Eric HINDERAKER et Rebecca HORN, « Territorial Crossings: Histories and Historiographies of the Early Americas », *The William and Mary Quarterly*, 67-3, 2010, p. 395-432.

63 - Une rare exception est constituée par les chapitres sur l'Atlantique français dans les deux livres: L. DUBOIS, « The French Atlantic », art. cit., et Silvia MARZAGALLI, « The French Atlantic World... », art. cit. Elle s'explique peut-être par les débats en cours en France sur l'intégration de l'histoire nationale et de l'histoire coloniale.

64 - Ann Laura STOLER et Frederick COOPER (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997.

65 - Catherine HALL, *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination, 1830-1867*, Chicago, University of Chicago Press, 2002; Kathleen WILSON (dir.), *A New Imperial History: Culture, Identity, and Modernity in Britain and the Empire, 1660-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004; Catherine HALL et Sonya O. ROSE (dir.), *At Home with the Empire: Metropolitan Culture and the Imperial World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

66 - Philip D. MORGAN, « British Encounters with Africans and African-Americans, circa 1600-1780 », in B. BAILYN et P. D. MORGAN (dir.), *Strangers Within the Realm: Cultural Margins of the First British Empire*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, p. 157-219.

à produire des travaux passionnants sur les sociétés métropolitaines dans une perspective atlantique⁶⁷.

De la même façon, alors que dans leur introduction P. Morgan et J. Greene proclamaient que « dans le domaine des idées révolutionnaires, la nécessité la plus urgente consiste à connecter toutes les rives de l'Atlantique⁶⁸ », les révolutions atlantiques ne sont pas traitées ensemble dans un seul et même chapitre et surtout, à côté de la Révolution américaine, de la révolution haïtienne, des mouvements populaires au Brésil et de la révolution dans le monde hispanique, aucun essai n'est consacré, pour la période antérieure, aux révolutions anglaises⁶⁹, ni, pour la fin du XVIII^e siècle, à la Révolution française⁷⁰ ! L'accent n'est donc pas mis sur les révolutions atlantiques, mais plutôt sur les indépendances américaines. C'est ce qui explique peut-être aussi qu'en dépit de l'intérêt évident de P. Morgan pour la région caribéenne, qui transparaît dans les introductions des deux volumes⁷¹, la centralité des Antilles, en particulier dans les empires britanniques et français, est peu mise en avant dans le *Handbook* : en dehors de Saint-Domingue/Haïti, les Antilles obtinrent en effet leur indépendance très longtemps après les colonies continentales, certaines îles demeurant encore de nos jours dans la dépendance de métropoles européennes.

La dernière partie intitulée « Désintégration », dans laquelle s'insèrent ces chapitres, soulève le problème, fort débattu actuellement, de la chronologie de l'histoire atlantique. C'est une question fondamentale parce que la réponse dépend étroitement de la façon dont le monde atlantique est conceptualisé. Les discussions portent essentiellement sur la borne terminale. Les atlantistes ont pendant longtemps mis en avant l'indépendance de la plus grande partie des colonies américaines à la fin des années 1820. Ce choix est néanmoins de plus en plus questionné. Dans l'essai final du livre, Emma Rotschild retient la même date, mais en l'associant au climax de la traite atlantique en 1829⁷², tandis qu'un nombre croissant d'historiens défend plutôt les dernières abolitions de l'esclavage à la fin du XIX^e siècle⁷³. Tous ces événements ont à voir avec l'achèvement de la domination

67 - Catherine A. MOLINEUX, *Faces of Perfect Ebony: Encountering Atlantic Slavery in Imperial Britain*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

68 - J. P. GREENE et P. D. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 16.

69 - Sur les révolutions anglaises, voir Carla Gardina PESTANA, *The English Atlantic in an Age of Revolution, 1640-1661*, Cambridge, Harvard University Press, 2004 ; Steven C. A. PINCUS, 1688: *The First Modern Revolution*, New Haven, Yale University Press, 2009 ; Owen STANWOOD, *The Empire Reformed: English America in the Age of the Glorious Revolution*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011.

70 - Le bel article de David GEGGUS sur « The Haitian Revolution in Atlantic Perspective », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 533-549, pose toutefois la question des relations complexes entre Révolution française et révolution haïtienne.

71 - J. P. GREENE et P. D. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 13 ; N. CANNY et P. MORGAN, « Introduction... », art. cit., p. 9-10.

72 - Emma ROTHSCHILD, « Late Atlantic History », in N. CANNY et P. MORGAN (dir.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World...*, *op. cit.*, p. 634-648.

73 - J. R. MCNEIL, « The End of the Old Atlantic World: America, Africa, Europe, 1770-1888 », in A. L. KARRAS et J. R. MCNEIL (dir.), *Atlantic American Societies: From Columbus*

coloniale, mais privilégiant le point de vue des élites blanches ou des subalternes : d'un côté, l'attention porte sur sa dimension externe, la relation entre la métropole et les colonies (la question de l'empire) ; de l'autre, l'accent est mis sur sa dimension interne, l'exploitation des populations non européennes (la question de l'esclavage et plus généralement du travail non libre). Ils partagent également une même perspective américanocentrique : ils ont bien sûr eu des conséquences en Afrique et en Europe, mais ils concernent d'abord et avant tout les Amériques. Comme l'a souligné A. Games, il est en fait impossible de trouver une date de clôture qui soit significative pour l'ensemble du monde atlantique⁷⁴.

Il faut donc reconnaître qu'Européens, Africains et Américains ont joué des rôles et se sont trouvés dans des positions très différentes au sein du monde atlantique et que les dynamiques atlantiques n'ont pas eu les mêmes conséquences en Europe, en Afrique et aux Amériques. Aussi paraît-il impossible de proposer un seul et même récit pour le monde atlantique sans le confondre avec ses rivages américains. Cela revient à imposer de force un récit commun à une totalité qui n'existe pas vraiment, au lieu de mettre en évidence la manière dont les histoires des différentes parties du monde atlantique étaient étroitement liées, sans pour autant se confondre⁷⁵. Plutôt que cette histoire globale du monde atlantique, il semble nécessaire d'écrire une ou plutôt des histoires connectées, dans et au-delà du monde atlantique⁷⁶. Cela permettrait d'échapper au risque de réifier le cadre atlantique, de pratiquer autant l'histoire comparée que l'histoire croisée ou encore de faire varier les échelles d'analyse en fonction des objets étudiés et ainsi de réconcilier l'histoire atlantique avec l'histoire impériale, l'histoire hémisphérique ou l'histoire mondiale⁷⁷.

Refuser d'écrire une histoire unique du monde atlantique ne conduit pas pour autant à abandonner toute perspective atlantique. Il importe de continuer à faire

Through Abolition, 1492 to 1888, Londres/New York, Routledge, 1992, p. 245-268 ; Aaron Spencer FOGLEMAN, « The Transformation of the Atlantic World, 1776-1867 », *Atlantic Studies: Literary, Cultural and Historical Perspectives*, 6-1, 2009, p. 5-28 ; James E. SANDERS, « Atlantic Republicanism in Nineteenth-Century Columbia: Spanish America's Challenge to the Contours of Atlantic History », *Journal of World History*, 20-1, 2009, p. 131-150 ; Anthony E. KAYE, « The Second Slavery: Modernity in the Nineteenth-Century South and the Atlantic World », *Journal of Southern History*, 75-3, 2009, p. 627-650. Pour des auteurs qui prônent une chronologie encore plus étendue, voir D. GABACCIA, « A Long Atlantic in the Wider World », art. cit. ; J. CAÑIZARES-ESGUERRA et E. R. SEEMAN (dir.), *The Atlantic in Global History...*, op. cit. ; Toyin FALOLA et Kevin D. ROBERTS (dir.), *The Atlantic World, 1450-2000*, Bloomington, Indiana University Press, 2008.

74 - A. GAMES, « Atlantic History... », art. cit., p. 747 et 751-752.

75 - Pour une perspective similaire dans un cadre impérial, voir Susan Dwyer AMUSSEN, *Caribbean Exchanges: Slavery and the Transformation of English Society, 1640-1700*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 11.

76 - Ce jeu sur les prépositions (en anglais : *of, around, within, beyond*) n'a rien d'original. Depuis le départ, les atlanticistes discutent des différentes sortes d'histoire atlantique de cette façon. Voir A. GAMES, « Atlantic History... », art. cit., p. 745 ; J. P. GREENE et P. D. MORGAN, « An Introduction... », art. cit., p. 10.

77 - Jerry H. BENTLEY, « Sea and Ocean Basins as Frameworks of Historical Analysis », *Geographical Review*, 89-2, 1999, p. 215-224.

de l'histoire atlantique, parce que, comme l'a souligné Sanjay Subrahmanyam à propos des Portugais et des Espagnols, « les expériences asiatiques et atlantiques des empires ibériques, bien qu'elles n'aient pas été entièrement séparées et qu'elles aient été sujettes à des expérimentations de fertilisation croisée, ne peuvent pas être envisagées exactement dans les mêmes termes⁷⁸ ». Cette spécificité de l'expérience atlantique repose sur la conjonction de plusieurs grands phénomènes historiques dont les effets croisés ne se retrouvent nulle part ailleurs à cette période : l'impérialisme européen, les migrations transatlantiques massives et conjointes d'Européens et d'Africains (libres pour les premiers et forcées pour les seconds), la formation de colonies de peuplement et le recours systématique à toutes les formes de travail non libre. En conséquence, la « rencontre » entre Européens, Africains et Amérindiens ne se fit pas seulement en marge des sociétés européennes, des sociétés africaines ou des sociétés amérindiennes, elle donna également lieu à la formation de sociétés multiethniques au Nouveau Monde, où des populations d'origine européenne, amérindienne et africaine vivaient ensemble. Cette situation inédite eut en retour d'importants effets sur les sociétés des Anciens Mondes. Seule la prise en compte de cette expérience atlantique singulière permet de comprendre la racialisation des sociétés de part et d'autre de l'Atlantique et la construction du caractère colonial des empires atlantiques européens entre le XV^e et le XIX^e siècle. Lorsque la traite illégale cesse et que les derniers systèmes esclavagistes sont abolis aux Amériques à la fin du XIX^e siècle, toutes les circulations et connexions au sein du monde atlantique ne s'arrêtent pas, mais c'est ce jeu de billard à trois bandes, déjà mis à mal par l'arrivée en grand nombre des engagés asiatiques au cours du XIX^e siècle, qui se termine, si tant est que la métaphore du jeu convienne pour décrire ces processus continuels de création et de destruction de communautés dont parle J. Elliott⁷⁹. Ensuite, il subsistera des relations entre l'Europe et les Amériques, entre l'Afrique et les Amériques, entre l'Europe et l'Afrique, mais pas de relations simultanées entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques qui les connecteraient de manière aussi inextricable, tandis que les échanges et les circulations avec le reste du monde prendront une importance nouvelle.

Que cet essai s'achève sur une « critical appraisal », c'est-à-dire une évaluation critique de la structuration du *Oxford Handbook of the Atlantic World* de N. Canny et de P. Morgan, sur le même ton que le *Atlantic History* de J. Greene et de P. Morgan, ne doit pas conduire le lecteur à minimiser le travail considérable, la qualité des articles et les perspectives innovantes offertes par ces deux volumes. La réflexion et les discussions qu'ils ne manqueront pas de susciter encore sont le signe de leur indéniable intérêt et de leur remarquable richesse.

Cécile Vidal

EHESS, MASCIPO – UMR 8168 (CNRS/EHESS)



78 - Sanjay SUBRAHMANYAM, « Holding the World in Balance: The Connected Histories of the Iberian Overseas Empires, 1500-1640 », *The American Historical Review*, 112-5, p. 1359-1385, ici p. 1383.

79 - J. H. ELLIOTT, « Afterword... », art. cit., p. 239.